

MICHEL BANNIARD,
PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE TOULOUSE-II,
DIRECTEUR D'ETUDES A L'EPHE-IV (PARIS).

CONTRIBUTION AUX MELANGES CHRISTIAN MOLINIER

Questions de métalangage en linguistique diachronique

1] SCIENCE ET METALANGAGE

Lorsque la connaissance du réel s'est engagée dans la voie du progrès, elle a dû une large part de son changement au renoncement aux explications métaphoriques, dont l'abandon a permis la construction d'un métalangage objectif. Sur la longue durée, la connaissance scientifique a ainsi remplacé les approximations affectives par des dénominations réalistes. On aurait tort de croire que ces questions de terminologie sont réservées aux sciences "dures". Les sciences humaines, et en particulier la linguistique (qui tiennent une place en quelque sorte médiane entre les sciences "dures" et celles que l'on pourrait dénommer "molles" pour aller au bout de cette logique analogique), sont justiciables de ce questionnement. A l'occasion d'un vaste colloque consacré à ce thème [COLOMBAT, SAVELLI 2001], certains des intervenants ont insisté sur l'existence d'un "terrorisme terminologique [REY-DEBOVE in COLOMBAT, SAVELLI 2001, 994]" qui permet au métalangage fondé par une école de servir de "lieu de ralliement pour les gens d'une école, de lieu de fierté [JC CHEVALLIER in COLOMBAT, SAVELLI 2001, 997]". Quoique ces observations

percutantes ne désignent que les travaux de la linguistique synchronique, elles pourraient facilement s'étendre au domaine de la linguistique diachronique, du moins dans le domaine de l'histoire des langues romanes. En fait, la terminologie la plus usuelle dans le milieu des spécialistes de la diachronie latin/roman bénéficie d'un statut d'autorité dû à son ancienneté qui rend difficile sa mise en cause sans provoquer des réactions parfois excessives. Alors que les disciplines historiques ont renouvelé leur représentation des siècles menant de la fin de l'Antiquité à l'époque carolingienne et, conséquemment, largement modifié leur vocabulaire, surtout au niveau des mots-clefs¹, la linguistique diachronique emploie toujours des mots de référence remontant au milieu du XIX^e siècle [BANNIARD 1993a, 1999, 2003].

Or, trois raisons devraient provoquer un changement d'attitude et pousser les spécialistes à renouveler leur terminologie :

1) A priori, il est préjudiciable que la linguistique diachronique latino-romane soit la seule discipline à respecter pieusement un vocabulaire aussi ancien. Aucune branche de la connaissance ne gagne à l'immobilisme².

2) Contrairement à ce qui est souvent répété, l'emploi d'une terminologie n'est pas innocent en soi. Le maintien d'un certain type de vocabulaire pour désigner les réalités langagières de l'âge de transition du latin au roman verrouille les possibilités de représentation et de conceptualisation. Garder un vocabulaire par commodité ("tout le monde le connaît et en a l'habitude") conduit

¹. Une bibliographie de la question dépasserait de loin mon propos ici. Je renvoie à titre fortement indicatif et incitatif à BROWN, 1978 ; CARRIÉ, ROUSSELLE, 1999 ; POHL, 1999 ; et la revue *Antiquité tardive*.

². Même les travaux qui font appel (il y en a eu un certain nombre depuis trente ans) aux nouveaux modèles (grammaires formalistes en particulier, de type générativiste ou pragmatique) conservent pieusement la terminologie de référence. Le contraste entre le caractère désuet de ces représentations et la modernité de leur méthode est surprenant.

souvent à un renoncement scientifique. Le XX^e siècle a cessé de parler d' "éther" pour désigner le vide interplanétaire dès que la cosmologie a établi la nature de ce vide sur des bases scientifiques.

3) Le plus important, et c'est le point sur lequel je voudrais insister dans cette contribution, est que la terminologie en question n'a de métalangage que l'apparence. En réalité, la plupart des termes les plus fréquents en linguistique diachronique latino-romane usuelle sont de simples calques des mots antiques et médiévaux.

La sortie de cette aporie passe par le recours à des modélisations abstraites élaborées à partir des travaux de dialectologie et de sociolinguistique modernes exécutés sur les langues vivantes contemporaines. Les études synchroniques, malgré leurs indéniables parti-pris et leurs lacunes parfois avérées, présentent au moins l'avantage d'être détachées des pesanteurs du XIX^e siècle. J'y reviendrai.

2] DOMAINE DU LATIN CLASSIQUE

En ce qui concerne l'Antiquité classique, je me bornerai à la partie latine (quoique l'espace hellénophone soit justiciable d'exactly la même problématique), qui vient d'être illustrée par un important ouvrage qui mériterait bien d'entrer sous la bannière de la "sociolinguistique diachronique", bien que le vocable ne figure pas dans l'intitulé de l'ouvrage, ni dans sa rédaction [MÜLLER 2001]. L'auteur commence par soigneusement montrer le flou du terme récurrent "latin vulgaire", p. 11-25 (encore qu'il ne soit pas à mon avis assez radical dans ses critiques). Puis il entreprend de construire une longue étude lexicale des différents termes correspondant à des variétés du latin, telles qu'elles sont nommées et parfois décrites par les principaux auteurs latins de

l'époque classique, p. 27-256 : *Sermo rusticus*, *Sermo agrestis*, *Sermo plebeius*, *Sermo humilis*, *Sermo uulgaris*, *Sermo cotidianus*, *Sermo familiaris*, *Consuetudo*, *Sermo urbanus* ... Cette étude extrêmement soignée, assortie de commentaires pertinents, n'est pas sans rappeler de fameuses études pionnières [SCHUCHARDT 1866-1868, *L'histoire externe de la langue populaire des Romains*, 44-75 ; REICHENKRON 1965] et engage à plusieurs reprises la discussion avec mes propres travaux [BANNIARD 1992, 1993b], notamment au sujet du *sermo rusticus*, sur lequel nos interprétations divergent quelque peu. Comme ce n'est pas le sujet immédiat, je n'insisterai pas, mais il me semble que dans ce livre n'a pas vraiment été utilisé le plus détaillé de mes travaux, ce qui réduit un peu l'intérêt de la discussion³. Puis une seconde partie donne l'interprétation linguistique de ces désignations, sous le titre "Le système des variétés" (p. 259-331). Concentrant son attention sur les deux normateurs, Cicéron et Quintilien, et croisant ces données avec les catégories familières aux héritiers de la linguistique de Coseriu (diatopie/ diastratie/ diaphasie) [COSERIU 1998], l'auteur propose une description topologique de la norme et des ses variations à la lumière de la conscience langagière des intellectuels de ce temps, telle qu'il la décrypte. Ce panorama permet de se convaincre que les auteurs interrogés avaient une haute conscience langagière (au sens de capacité à décrire leur propre univers de parole), ce qui à soi seul justifierait l'engagement du travail accompli⁴. Mais il me semble précisément que l'ouvrage ne construit pas un métalangage suffisamment dégagé de ces références si adroitement ventilées. Il y manque une traduction sociolinguistique et dialectale établie à la lumière des méthodes et du vocabulaire modernes.

³. P. 320, n. 26, l'auteur lit dans mes interprétations une opposition tranchée entre les concepts de *sermo humilis* et de *sermo rusticus*. Ce n'est pourtant pas vraiment ma pensée, comme l'auteur aurait pu le voir en lisant *Viva voce*. Le nom change (en partie), l'objet reste le même. Mais l'étoile sémantique (synonymes/ antonymes) désignant la langue de la communication ouverte se déforme un peu, signe que les mentalités mutent (la sociolinguistique écrit aussi une histoire).

⁴. Je considère toutefois que la latin tardif n'ayant pas fait l'objet d'analyses comparables (p. 314 sqq.), les observations de l'auteur ont une portée bien plus réduite.

Or, cette lacune conduit à des schématisations qui, en définitive, trahissent quelque peu les attendus de la conclusion. Considérons en effet le tableau récapitulatif de la page 285. Il classe la terminologie latine en trois colonnes [diatopique/ diastratique/ diaphasique] et associe chaque lexème à un fléchage [haut/ bas/ bidirectionnel] selon que ces désignations correspondent à un statut esthétique valorisant, dévalorisant ou ambivalent. L'intérêt de cette mise en ordre est évident, avec toutes les limites d'un tel exercice. D'abord il y a une certaine surcharge synonymale, la distinction *sermo rusticus* // *sermo agrestis* et *sermo urbanus* // *sermo latinus* ne paraissant relever que de la *variatio* chère à la rhétorique latine. Il en va de même de la série *consuetudo* / *sermo usitatus* / *sermo communis* / *sermo familiaris* / *sermo cotidianus*. C'est là qu'il serait important de construire une terminologie qui ne soit pas un calque du vocabulaire des grammairiens et des rhéteurs latins. Or, précisément, en faisant cette constatation, on se rend compte que ce mimétisme a induit insidieusement un glissement de l'exposé du linguistique au culturel. En effet, le "bas de casse" comprenant les termes *agrestis* et *plebeius* est indiqué systématiquement de façon dépréciative. Le danger de cette lecture est qu'elle induit un jugement erroné, à savoir qu'il existe du triple point de vue [diatopique / diastratique / diaphasique] une catégorie de *sermo* qui est confinée à l'indigence.

Cette lecture était en fait déjà inscrite en filigrane dans la citation longuement commentée du théoricien de l'esthétique langagière, Cicéron, p. 279 : *Hoc primum intellegamus, hominum duo esse genera, alterum indoctum et agreste, quod anteferat semper utilitatem honestati, alterum humanum et politum, quod rebus omnibus dignitatem anteponat* ("Le plus important est de comprendre qu'il existe deux catégories d'hommes, l'une inculte et brute qui fait toujours passer l'utilité avant la dignité, l'autre humaine et polie, qui préfère la dignité à n'importe quoi"). On notera au passage que dans un tel contexte la notion de diatopie est exclue (en dépit de la présence d'*agrestis*). On soulignera également les

antonymies *indoctum / humanum* et *agreste / politum* qui opposent avec énergie l'homme sauvage à l'homme civilisé. Or, précisément, et j'y insisterai ultérieurement, la linguistique synchronique nous a appris qu'il n'existe pas (sauf cas pathologique) de langage humain qui soit incapable d'ordre, de clarté et de variation stylistique (vers les registres soutenus, bien entendu) [PINKER, 1994]. Tout ceci nous conduit à la conclusion qu'en dépit des précautions prises par l'auteur, l'absence d'un métalangage pour requalifier et représenter la réalité langagière de l'époque républicaine conduit inmanquablement, quoique de manière tamisée, à la reconstruction de la fameuse dichotomie [latin littéraire / latin vulgaire]⁵.

Ce manque de reconstruction des désignations a eu depuis longtemps de graves conséquences en linguistique diachronique. En effet, en dépit d'efforts importants pour fonder la description de la transformation du latin en roman sur des modèles "positivistes", les philologues (tant latinistes que romanistes) ont souvent été influencés par les mots employés pour décrire la latinité. Toute leur terminologie étant calquée sur la perception et la description des intellectuels contemporains, ils ont adopté un point de vue qui sous les apparences d'un propos linguistique, laissait en fait affleurer un raisonnement de type esthétique et éthique. Ils ont en effet entériné l'idée que le bon latin (*urbanus*) approuvé par les maîtres du temps était effectivement une monade langagière parfaite. Et ils ont symétriquement construit l'image en négatif de cette monade, le mauvais latin (*vulgaris*), condamné lui à toutes les altérations et à toutes les errances. Cela a permis

⁵. Les dernières pages du volume, tout en offrant diverses réflexions intéressantes, n'invalident pas cette conclusion. D'une part, tout en admettant certaines fluctuations de la norme, elles distinguent entre un "standard" et un "non standard". D'autre part, les modifications profondes qu'entraîne l'émergence de la latinité chrétienne sont à peine abordées. Cela n'était évidemment pas le sujet du livre, mais je crois qu'il vaut mieux éviter des survols rapides qui appauvrissent par la force des choses la complexité du problème et contribuent par là à figer les acquis linguistiques dans des modèles insuffisants.

de créer un artefact, le fameux "latin vulgaire" censé être la source des toutes les langues romanes. Je ne prolongerai pas ici une discussion qui a été menée ailleurs et qui demande évidemment des prolongements nombreux [FLOBERT 1998]. Je me borne à souligner que la création d'un métalangage minimal permet de sortir de cette modélisation : il suffit de commencer par nommer le "latin parlé", évidemment distinct et proche du "latin écrit", toutes les variétés de toute la latinité se regroupant sous le terme de latinophonie. Disons-le autrement : il n'y a aucune raison de supposer que le latin parlé d'époque classique ait entretenu avec le latin écrit des rapports radicalement différents (comme le modèle dualiste traditionnel fondé sur la reproduction de la terminologie antique incite à le penser) de ceux qu'entretient aujourd'hui disons l'américain parlé contemporain avec l'américain écrit. C'est sur cette base que doit s'écrire une histoire correcte de la transformation de la latinophonie en romanophonie.

3] DOMAINE DU LATIN MEROVINGIEN

Si l'on descend les siècles, le problème du métalangage demeure, en particulier sur l'espace et à l'époque mérovingiens. Il n'y a évidemment plus de lettrés de haute volée pour disserter sur le langage comme au temps de Cicéron, mais les considérations langagières ne manquent cependant pas puisque de nouveaux rites sociaux ont été introduits massivement par le christianisme⁶. Les textes destinés à être lus à haute voix à destination d'un public laïc illettré faisaient l'objet d'une adaptation stylistique soignée afin de permettre le bon fonctionnement de la communication verticale [VAN ACKER 2004]. Usant d'une terminologie remontant parfois à Cicéron et à Quintilien,

⁶. Pour le détail de ces événements, cf. *Viva voce*, chap. 5, p. 253-303.

mais modifiée à l'aune de la tradition chrétienne, les textes offrent des séries d'occurrences en opposition binaire [BANNIARD 1992, 276]:

1) *Clausa ac incognit verba/ lepos sermonis/ grammaticorum fumus / eloquenter oratio depromi/ luculento stilo prolata/ ordo scholasticorum uerborum/ scholastica aedificatio* ("Des mots fermés et inconnus"/ "beauté du langage"/ "fumée des grammairiens"/ "sortir un discours éloquent"/ "émettre en style chic"/ "la syntaxe des grammairiens"/ "l'instruction par des grammairiens").

2) *Sermo tenuis/ simplex sermo/ sermo incultus/ rusticitas nimia/ simplex et incultus sermo/ humilis sermo/ breuis stylus/ eleganter minus* ("Langage pauvre/ langage simple/ langage inculte/ agrammaticalité totale/ langage simple et inculte/ langage terre-à-terre/ style court/ moins de latinité").

Mes traductions se sont efforcées de donner une présentation à la fois fidèle au contexte et aussi peu calquée que possible sur l'original (quitte à prendre quelques risques). On voit immédiatement que la richesse de ces dénominations est l'indice non d'une répétition mécanique de clichés, mais d'une prise à parti dynamique de la réalité des ces VI^e-VIII^e siècles. On note ensuite que le statut du langage savant et recherché est sensiblement déprécié, qu'inversement le langage moins chic est valorisé. Mais ce déplacement des valeurs par rapport à l'époque classique mettent en jeu des raisons morales de charité communicationnelle qui n'invalident pas une certaine angoisse grammaticale. Comment traduire en un langage qui ne soit pas un calque ces deux séries de qualifications ? Une interprétation légitime permet de placer toute la série 1 sous la dénomination : "Langage de communication restreinte (ou fermée)" et toute la série 2 sous la dénomination : "Langage de communication large (ou ouverte)".

Cette lecture apporte des modifications importantes à la chronologie traditionnelle, puisque l'existence d'un latin écrit apte à la transmission orale auprès des illettrés jusqu'au VIII^e siècle

contredit l'idée répandue d'un clivage langagier latin/ roman dès le V^e siècle (au moins !). C'est l'occasion d'insister de nouveau sur le rôle nocif joué par une linguistique diachronique qui calque sa terminologie sur les sources du temps (quand elles sont lues !). En effet, le langage de communication générale, même lorsque son usage est recommandé, est toujours qualifié de manière négative : loin d'offrir un "plein" stylistique, il accuse au contraire "un trou" grammatical. Plus une langue est commune (et utile, le terme est employé par les rédacteurs mérovingiens), moins elle est considérée comme grammaticale. On retrouve donc toute la discrimination culturelle instaurée dans l'Antiquité classique de sorte que, malgré leurs efforts, les intellectuels chrétiens mérovingiens ont été incapables de décrire positivement ce langage de la communication générale. Ce n'est pas une raison pour les suivre aveuglément, comme commencent à le montrer pour l'Espagne wisigothique des études innovantes [VELAZQUEZ 2003].

C'est le lieu de rappeler que cette présentation péjorative de tout langage qui n'est pas académique et de toute parole qui n'ait pas reçu le label scolaire est un des faits les plus banals (et les plus ignorés) de notre civilisation moderne [BLANCHE-BENVENISTE 2000 ; GADET 2003]. Plus d'un siècle de dialectologie (et de linguistique sérieuse) n'a pas entièrement effacé ce réflexe culturel. Je n'insiste pas ici, sauf pour en tirer deux conclusions importantes :

- 1) Le fait que le langage de communication générale renvoie à un prétendu manque d'ordre et d'art ne doit pas nous faire conclure comme on le fait encore trop souvent que la parole commune mérovingienne est romane parce qu'elle est fautive. C'est un tour de passe-passe idéologique qui conduit à ces conclusions.
- 2) Encore une fois, cette représentation erronée provient d'un manque de métalangage pour nommer les objets langagiers du temps. Très bizarrement, si l'on y réfléchit posément, les philologues et les linguistes, sous couleur d'objectivité scientifique, ne font qu'épouser les modèles

mentaux de leurs sources documentaires.

4] DOMAINES D'OC ET D'OÏL

Ce mécanisme inductif jouera durablement dans l'historiographie des langues et des cultures romanes avec un tel naturel qu'il nous est parfois difficile de nous en déprendre. Les langues romanes d'abord désignées par les philologues et les linguistes sous la dénomination de "latin vulgaire" au moment de leur genèse, sont couramment appelées "langues vulgaires" une fois que leur existence est attestée par des *scripta* spécifiques. Cette appellation renvoie en premier lieu aux textes techniques comme les serments, les testaments, les donations. Ce sont effectivement là qu'émergent les premières écritures non latines auxquelles de nombreuses études ont été consacrées [FRANK 1997]. Les travaux les plus actifs sont actuellement menés dans ce champ en domaine castillan et catalan [PERDIGUERO VILLAREAL 2003 ; ZIMMERMANN 2004]. Bien entendu, toutes ces recherches de première main et de premier rang désignent la langue romane émergente sous les termes usuels de "langue vulgaire" et de "langue vernaculaire".

Cette terminologie appelle différentes critiques dans la continuité de ce qui a été dit pour la période latine.

1) Sur le fond de la synchronie, je trouve malheureux qu'une langue nouvelle soit désignée par des termes qui sont connotés péjorativement (avec des nuances certes d'un pays à l'autre). Ces qualificatifs rangent inmanquablement la langue romane du côté de l'imperfection, du désordre, de la sauvagerie. Or, rien n'autorise à décrire des parlers à l'état naturel de cette manière, du moins d'un point de vue linguistique.

2) Sur le fond de la diachronie, ces qualificatifs entérinent l'idée que la métamorphose pluriséculaire du latin est le fruit d'une dégradation continue du bon langage. C'est-à-dire qu'est traitée comme une vérité acquise ce qui n'est qu'un préjugé culturel. Faute d'un métalangage, la causalité par défaut est entérinée comme allant de soi, alors qu'il ne s'agit que de la transposition au domaine philologique du mythe romantique de la perfection des origines.

3) Sur le fond épistémologique, cette dénomination est le calque des expressions latines par lesquelles les intellectuels latins du Moyen Age ont désigné la langue parlée naturelle des régions anciennement latinophones. "Parler vulgairement" [LUSIGNAN 1986] ou "vernaculairement" sont des désignations marquées idéologiquement qui placent la langue romane en état d'infériorité intrinsèque par rapport au latin. Mais qu'est-ce qui oblige des linguistes du XXI^e siècle à adopter les conventions de la classe intellectuelle dominante du Moyen Age?

En fait, il y a une continuité frappante dans cette espèce d'abus de pouvoir terminologique. Le latin parlé, sauf s'il était passé par les filtres des esthètes, était traité de non-langue à l'époque classique. Le langage de compromis adopté pour communiquer avec les illettrés et par ricochet la langue de ces derniers étaient également rejetés aux marges de la civilisation à l'époque mérovingienne. Les langues nouvelles qui accédaient à l'autonomie graphique étaient également ravalées au rang de langues sauvages à l'époque médiévale. Je suis convaincu que l'histoire de ces trois âges des langues européennes gagnerait en clarté en refusant les représentations charriées par ces noms périmés. J'ajoute un point complémentaire, que cette terminologie non distancée donne l'impression absolument fausse que les langues romanes ont toujours été là sous l'étiquette, illusoirement identique en diachronie longue, de "vulgaire". La genèse disparaît au profit des

origines⁷.

En fait il suffit de passer les frontières de la romanophonie pour entrer dans un univers mental tout à fait différent. Les dialectes germaniques ont certes fait l'objet de qualifications sévères de la part des intellectuels carolingiens [HAUBRICHS 1995 ; BANNIARD 2003b] et leur agrammaticalité a été largement soulignée (bien entendu à tort du point de vue strictement linguistique⁸). Mais comme nulle tradition écrite standardisée passée n'offrait à l'Est germanique un modèle idéal des origines par rapport auquel les intellectuels auraient pu déplorer le règne d'une parole "vulgaire" séparée de celle de l'élite, les commentateurs se sont bornés à désigner ces dialectes du vieil haut allemand sous le terme plus respectueux de "langue du peuple (*theotisca lingua*)", évidemment de tout le peuple franc. Du coup, les premiers monuments littéraires germaniques furent dispensés du qualificatif "vulgaire" qui aurait été d'autant plus inapproprié que les premières oeuvres qui nous soient parvenues sont en fait de la poésie immédiatement élaborée et pour tout dire littéraire, voire savante.

Dans ces conditions, on ne peut que s'étonner de voir nommer les premiers monuments écrits en roman dans la France du Nord de "textes vulgaires". Même si des restrictions mentales

7. Tant les traités de romanistique que les innombrables manuels qui en sortent décrivent toujours l'origine des langues romanes comme une sorte de stase fixe déterminée immédiatement par le clivage latin littéraire / latin vulgaire. La genèse dynamique, autrement dit le devenir historique de la parole collective depuis ces origines jusqu'à la construction de la langue nouvelle n'est guère prise en compte. Ces remarques valent tout particulièrement pour la France où les concours de recrutement nationaux ont imposé dans notre discipline un dogmatisme conservateur sourcilleux.

8. Le fouillis des parlers a donné bien du fil à retrordre aux philologues modernes [BRAUNE, EGGERS 1987], au même titre que les parlers romans [DALBERA 1994]. Mais si en l'absence de norme artificielle collective, la maîtrise des *realia* langagiers s'avère épineuse pour les chercheurs, cela ne fait pas de ces ensembles des zones de non-langage.

sont apportées par les spécialistes à cette dénomination, son poids sémantique entraîne de façon quasi mécanique toute une manière de percevoir les confrontations culturelles de ce temps. En effet, qui dit "vulgaire", voire "vernaculaire"⁹, désigne à l'infériorité, à la soumission, voire à un certain mépris le langage concerné. Ainsi les premiers poèmes en langue d'oïl auraient été destinés au peuple illettré qui ne comprenait plus le latin des hymnes et des chants même rythmiques de la tradition. C'est sous le terme "peuple" que gît la projection inacceptable. En fait, ces textes ont été écrits dans une langue compacte et difficile (une *romanitas maior*) qui a hissé immédiatement la parole ordinaire au niveau d'un acrolecte. La littérature d'oïl a émergé aux IX^e/ X^e siècles justement parce qu'elle n'était pas "populaire" : elle était destinée à l'élite féodale laïque. Seule la morgue des clercs latinistes s'obstina à la désigner comme si elle était encore emprisonnée dans la parole vulgaire alors que justement elle venait de s'en arracher. Cautionner la parole quotidienne romane en la faisant accéder à l'écrit littéraire n'a pu se faire qu'en "trahissant" cette parole au même titre que le langage littéraire du latin classique s'était démenée pour faire croire à une différence de nature d'avec la langue "vulgaire". Allons jusqu'au bout de ces propositions : le latin parlé (quel que soit son registre et quelle que soit sa dénomination, *cotidianus, familiaris, uulgaris*) n'était pas une forme dégradée du latin littéraire ; tout au contraire, le latin littéraire fut une extraction du latin parlé ; nier son origine en retournant le flux de l'histoire langagière est une opération antique qui a si bien réussi que les philologues modernes ont intériorisé cette construction comme si elle était un produit de l'évolution naturelle.

⁹. Le deuxième terme ne vaut pas mieux puisqu'il désigne le "parler des esclaves", censé radicalement distinct de la parole des maîtres, avec toutes les connotations négatives qui s'associent à cette restriction. Seuls les pidgins et les créoles seraient justiciables d'une telle qualification, mais, précisément tout le problème est de savoir si les langues romanes proviennent d'une évolution de ce type. Sur la réponse négative à cette question, [KRAMER, 1999].

Ce renversement s'est poursuivi jusqu'à l'époque médiévale où la littérature romane est régulièrement qualifiée avec une terminologie qui en fait une forme dégradée de la langue dominante. Cela conduit les chercheurs modernes à s'interroger longuement sur la diglossie médiévale [GRONDEUX 2003]. Entrer dans cette discussion (fameuse) serait vraiment trop long ici, mais j'insiste sur le fait que la manière dont est posé le problème du rapport entre le latin médiéval et les littératures romanes (je pense surtout aux domaines d'oc et d'oïl) est handicapée par le manque du recours à un métalangage. Il me semble qu'en fait nous n'avons pas toujours prêté une oreille attentive à ce que nous disaient posément un certain nombre de provocateurs aux origines des textes majeurs. Lorsque Guillaume IX créa la poésie lyrique d'oc vers 1100, il arma ses poèmes de diverses déclarations qui sont autant de manifestes artistiques, comme : *Farai un vers de dreit nient;/ non er de mi ni d'austra gent,/ non er d'amor ni de jovent,/ qu'enans fo trobat en dormant/ sobre cheval* ("Je créerai un poème de pur néant;/ Il ne traitera ni de moi ni d'autrui,/ ni d'amour ni de jeunesse,/ ni de rien de plus,/ car il s'est découvert pendant le sommeil/ du cavalier...") [JEANROY 1927]. Cette énigme (outre son charme) installe l'auteur dans une maîtrise (j'allais dire une suzeraineté) langagière qui laisse peu de place à la soumission à la langue de prestige (et aux valeurs cléricales qu'elle charrie). Nos doutes éventuels sur ce point seraient levés en considérant comment Guillaume insiste en un autre passage : ... *E ieu prèc en Jesu del tron,/ et en roman e en lati* ("Et je prie Jésus en majesté,/ tant en roman qu'en latin"). Non seulement il nomme sa langue non pas "vulgaire", mais "romane", mais il met la prière en roman sur un plan d'égalité avec la prière en latin.

Vers la fin du siècle, le fondateur du roman en langue d'oïl déploie une conscience tout aussi nette sur la valeur élevée de son propre langage. Dans différents préfaces qui ont fait l'objet de nombreux commentaires [HAUG 1997, 107-117], Chrétien soutient que l'Art et la Vertu ont successivement quitté la Grèce pour l'Italie, puis l'Italie pour la France, et que, comme le latin appris

dans l'ordre des dignités langagières la succession du grec, ainsi la langue d'oïl du latin. *Ce nos ont nostre livre apris// Que Grece ot de chevalerie// Le premier los et de clergie, // Puis vint chevalerie a Rome// Et de la clergie la somme, // Qui or est en France venue.* ("Nos livres nous ont appris// Que la Grèce eut la première la gloire// De la chevalerie et de la science, // Puis que Rome eut en héritage// La chevalerie et la science. // Elle est désormais arrivée en France") [MELA, COLLET, 1994].

On peut lire dans ces lignes l'affirmation triomphante d'une identité sociale (les féodaux), langagière (le roman d'oïl ou d'oc) et littéraire (poésie savante). Le travail de dé-marquage des écrivains a passé par une revendication qui a posé au moins une égalité, sinon une supériorité : les féodaux ont non seulement érigé les tours de leur domination (*donjon* !), mais aussi promu leur langue "vulgaire" en acrolecte dominateur [BANNIARD 200a]. C'est précisément cet ennoblissement de la langue commune par le biais d'une poétique savante qui lui a offert la capacité d'accéder à une écriture qui ne se bornât pas à la satisfaction de besoins communicationnels dépourvus de prestige. Ce mouvement n'a pas été bien entendu linéaire : la conquête s'est faite par étapes à mesure qu'émergeaient de nouveaux groupes sociaux pourvus d'une mentalité qui les opposait à la tradition latine, à la morale chrétienne (surtout, il est vrai, à sa expression monachale), et à l'autorité royale qui s'appuyait fortement sur cette tradition. C'est ainsi que tant les poèmes de Guillaume IX que le roman de l'adultère noble comme *Le chevalier de la charrette* contestent la mise en ordre ecclésiale (tout en se nourrissant bien entendu de ses thèmes). Cette scission mentale est également lisible dans les premières *Chansons de geste* où la figure du guerrier remplace celle du saint. Bien entendu les intellectuels d'Eglise ont mené une réaction de plus en plus agressive contre cette prise de pouvoir culturelle et langagière. *La Queste du Graal* (roman en prose du XIII^e siècle) est emblématique à ce sujet en tournant en dérision la force guerrière et en humiliant les héros du premier cycle arthurien déroulé par Chrétien de Troie. Cette *reconquista* culturelle s'est produite par l'intrusion dans la

littérature romane de spécialistes dévoués à la spiritualité monachale (évidemment cistercienne). Elle a été constamment associée à l'exaltation du savoir traditionnel, celui de la *grammatica*, de la *latinitas*, de la *regula Donati*. L'affrontement a duré jusqu'à la Renaissance avec des déplacements de front que nous connaissons.

La désignation par calque des langues non latines dans la terminologie des philologues et des linguistes, voire des historiens de la culture, les a exposés sans cesse à une saisie biaisée de la réalité sociolinguistique du premier Moyen Age. Les oeuvres du premier élan des IX^e-XII^e siècles ne manifestaient nulle soumission mentale correspondant à une situation de diglossie. C'est la résistance des maîtres de la tradition latine et chrétienne qui nous a légué l'idée d'une hiérarchie à son bénéfice. Mais dans les textes d'oïl ou d'oc des origines, surtout lorsqu'apparaissaient les grands textes, leur langue et leur style n'étaient nullement les rivaux imparfaits de la tradition¹⁰. Ils étaient au contraire ceux de nouveaux châtelains intellectuels.

5] METALANGAGE ET MODELISATION DU CHANGEMENT

En diachronie linguistique longue, la nécessité de construire un véritable métalangage paraît à la fois évidente et urgente. Sous l'Empire romain, la langue parlée commune n'était pas "vulgaire"

¹⁰. Cette constatation est facilement extensible à des langues voisines immédiates comme le catalan dont on a pu montrer qu'il a été régulièrement nommé *lenga lemosina* par référence au prestige culturel qu'exerçait la langue des troubadours. On a même pu relever dans l'inventaire du roi Marti au début du XV^e siècle que les rédacteurs des 300 volumes de sa bibliothèque désignaient leur propre langue par *català* (20 cas), *romanç* (18 cas), *pla* (6) et *vulgar* (1 cas) [COLON 1978, 195].

: elle fluctuait comme toutes les langues vivantes. La difficulté de modéliser cette réalité en renonçant à un dualisme commode (mais faux) ne doit pas détourner les linguistes de ce travail. A l'époque mérovingienne, le fait que la langue parlée commune soit également stigmatisée ne nous autorise pas à la qualifier de romane. Pourquoi une parole serait-elle romane par défaut ?

Tout un jeu terminologique s'est mis en branle à partir de ce manque de neutralité terminologique. On parle de "bouversement du système vocalique", de "relâchement de l'énergie articulatoire", de "barbarisation du latin", voire de "latin dégénéré", et plus généralement de "désorganisation et de chaos [TOGEBY 1980]"¹¹. Sous couleur d'objectivité, ce vocabulaire dramatique reproduit en fait exactement le regard des clercs et des grammairiens sur leur environnement langagier. La volonté de distinction de ces derniers leur faisait renvoyer tout changement langagier aux origines bibliques : les langues "vulgaires" étaient renvoyées par leurs soins à l'histoire babélique, ce qui en définitive requerrait de considérer la fragmentation de la Romania comme le résultat d'un péché collectif. Aux latinistes, la pureté et l'unité immaculées des origines, aux romanophones, la chute dans la sauvagerie et la séparation [BORST 1957, 1958]. La linguistique, la dialectologie et la sociolinguistique modernes ont beau avoir démontré depuis maintenant longtemps combien la terminologie traditionnelle est agressive à l'égard de la parole humaine naturelle et combien les causes du changement langagier sont peu réductibles à une causalité unique négative [CORTELAZZO 1976, 150 sqq. ; BLANCHE-BENVENISTE, 1995], les spécialistes du domaine latin/ roman continuent très souvent d'employer imperturbablement cette

¹¹. K. Togeby soutient que le chaos langagier est la condition *sine qua non* de tout changement de langue. Les siècles de transition, qualifiés autrefois de *Dark Ages* par les historiens sont ainsi représentés comme un trou noir dans entre le latin et le roman. La projection de notre difficulté (bien banale pour des raisons multiples évidemment) à modéliser le changement sur la situation considérée, ainsi transformée en aberration, est complète.

terminologie qui calque les témoignages de la pensée dominante d'alors. En s'obstinant dans cette voie, ils ignorent d'ailleurs l'autre versant biblique de cette histoire langagière, puisque le Nouveau Testament propose le rachat et la réunion des parlers issus de la déchirure vétéro-testamentaire à l'occasion du miracle de la Pentecôte¹². Il me semble que le passage à un véritable métalangage permettrait de se déprendre du confort apporté par la "réalité virtuelle" de la terminologie traditionnelle pour engager un travail d'objectivation scientifique qui serait plus respectueux des compétences langagières de la collectivité des locuteurs des III^e-VIII^e siècles¹³.

Fornex 15 10 2004

Explicit Feliciter

REFERENCES

ANTIQUITE TARDIVE, *Revue internationale d'histoire et d'archéologie (IV^e-VIII^e s.)*, Turnhout.

BANNIARD M., 1992, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris.

---, 1993a, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, in *BSL*, t. 88, p. 139-162.

---, 1993b, *Europa - von der Spätantike bis zum frühen Mittelalter*, Munich/ Leipzig [Traduction de *Genèse*

¹² La terminologie courante en philologie et en linguistique diachroniques latin/ roman présente encore souvent l'évolution du latin au roman avec des mots dont les connotations renvoient à quelque mal mystérieux (autrement dit à quelque péché culturel).

¹³. Il existe aussi une complaisance démagogique qui permet à des intellectuels, pourtant animés des meilleures intentions (la charité sociale) de déclarer : "Le français n'est pas en péril. La façon de la traiter, certes, est souvent sujette à caution, mais cette situation est aussi vieille que notre langue, ce créole issu d'un latin des Gaules qui eût désespéré Cicéron [REY 2004, 9]". En somme, les illettrés de Gaule ont fabriqué quelque chose d'informe d'où plus tard les lettrés dévoués ont extrait le bon français. Il y a tant de préjugés idéologiques et de confusion linguistique dans ce type de

culturelle de l'Europe, 5^e-8^e s., Paris, 1989].

---, 1999, *Latin vulgaire ou latin parlé ? Question de nom, question de modèle*, in CER, *Cahiers d'Etudes Romanes (Toulouse)*, t. 10, p. 57-69.

---, 2003a, *Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes*, in HM GLESSGEN (dir.), *Handbuch der Romanische Sprachgeschichte*, t. 1, Berlin/ New-York, p. 544-545. ---, ---, 2003b *Latinophones, romanophones, germanophones : interactions identitaires et construction langagière (VIII^e-X^e siècle)*, in *Médiévales*, t. 45, p. 25-42.

---, 200a, *Les Autorités grammaticales, entrave ou adjuvant aux émergences langagières (VIII^e-XII^e siècle) ?* in P. PAYEN (éd.), *Colloque Erasme : "Les Autorités. Construction des savoirs et identités"*, Albi-Toulouse, sous presse.

BLANCHE-BENVENISTE CL., 1995, *De quelques débats sur le rôle de la langue parlée dans les évolutions diachroniques*, in *Langue française*, t. 107, p. 25-35.

---, 2000, *Approches de la langue parlée en français*, Paris.

BORST A., *Der Turmbau von Babel, Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*, t. 1, Stuttgart, 1957 ; t. 2, *ib.*, 1958.

BRAUNE W., EGGERS H., 1987, *Althochdeutsche Grammatik (14 Auflage)*, Tübingen.

CARRIE JM, ROUSSELLE A., 1999, *L'empire romain en mutation. Des Sévères à Constantin*, Paris.

COLOMBAT M., SAVELLI M., (éd.) 2001 *Métalangage et terminologie linguistique (Orbis supplementa, t. 17)* Louvain.

COLON C., 1978, *Limousin et langue d'oc dans la Catalogne médiévale*, in *Hommage à J. Séguy, Via domitia (Annales de l'Univ. de Toulouse-II)*, t. 14, 1, p. 291-305.

CORTELAZZO M., 1976, *Arviamento critico allo studio della dialettologia italiana*, Pise.

formule que je préfère ne pas insister.

- COSERIU E., WUNDERLI P., 1998, *Etudes sur la diachronie et la variation linguistique*, in *Les cahiers dia*, t. 1, Gand.
- DALBERA JPH, 1994, *Les parlers des Alpes-Maritimes. Etude comparative. Essai de reconstruction.*, Londres.
- FLOBERT P., 1998, *Le mythe du latin dit "vulgaire"*, in B. BUREAU, C. NICOLAS (éd.), *Moussylanea*, Paris, p. 401-410.
- GADET F., 2003, *La variation sociale en français*, Paris.
- FRANK B., HARTMANN J. (ed.), *Inventaire systématique des premiers documents des langues romanes*, 5 vol., Tübingen.
- GRONDEUX A., 2003, *L'historien face au problème des contacts entre latin et vulgaires au bas Moyen Age (XII^e-XV^e s.)*, in *Actes du colloque de Paris-X (Mars 2003)*, à paraître.
- HAUBRICHS W., 1995, *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zum Beginn der Neuzeit*, t. I/1, *Die anfänge : Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter*, Tübingen.
- HAUG W., 1997, *Vernacular Literary Theory in the Middle Ages, The German Tradition, 800-1300, in its European Context*, Cambridge.
- JEANROY A., 1927, *Les chansons de Guillaume IX duc d'Aquitaine*, Paris.
- KRAMER J., 1999, *Sind die romanischen Sprachen kreolisiertes Latein ?*, in *ZRPb*, t. 115, p. 1-19.
- LUSIGNAN S., 1986, *"Parler vulgairement". Les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, Montréal.
- MELA C., COLLET O., 1994, *Chrétien de Troyes. Cligès*, Paris.
- MÜLLER R., 2001, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schrifttum der Antike*, Munich.
- PERDIGUERO VILLAREAL H., 2003, *Lengua romance en textos latinos de la Edad Media. Sobre las origenes del Castellano escrito*, Burgos.
- PINKER S., 1994, *The language instinct*, Londres/ New-York.
- POHL W. (éd.), 1999, *Kingdoms of the Empire : The Integration of Barbarians in Late Antiquity*, Leyde-

Boston-Köln.

REICHENKRON G., 1965, *Historische Latein-Altromanische Grammatik, I Teil : Das sogenannte Vulgärlatein und das Wesen der Romanisierung*, Wiesbaden.

REY A., 2004, *Avant-propos* à CH. MULLER, *La langue française vue d'Orthonet*, Strasbourg, 2004.

SCHUCHARDT H., 1866-1868, *Der Vokalismus der Vulgärlateins*, 1-3, Leipzig.

TOGEBY K., 1980, *Désorganisation et réorganisation dans l'histoire des langues romanes*, in KONTZI R. (éd.), *Die Entstehung der romanischen Sprachen*, Darmstadt, p. 292-300.

VAN ACKER M., 2004, *"Vt intelligant cuncti". Le fonctionnement de la communication verticale dans la Gallo-Romania des VII^e et VIII^e siècles : analyse (socio)linguistique de quatre Vies latines en confrontation avec l'ancien français*, Gand [Thèse en exemplaires laser].

VELAZQUEZ I., 2003, *Latine dicitur. Vulgo vocant. Aspectos de la lengua escrita y hablada en las obras gramaticales de Isidoro de Sevilla*, Logrono.

ZIMMERMANN M., 2004, *Lire et écrire en Catalogne (IX^e-XII^e siècle)*, 2 vol., Madrid.